



100^e numéro du *Nouvel Éducateur*, un jalon qui invite à la réflexion

De *L'Imprimerie à l'école* au *Nouvel Éducateur*

trois quarts de siècle de débats sur l'éducation

L'adjectif accolé à l'ancien titre d'Éducateur rappelle le tournant tragique où, en octobre 1986, tout aurait pu s'interrompre avec la mise en liquidation judiciaire de la Coopérative de l'enseignement laïc. Seule la reprise des activités éditoriales par la nouvelle société des Publications de l'École moderne française (PEMF) a permis d'assurer la continuité. A la rentrée scolaire suivante, était lancée une nouvelle formule de la revue pédagogique du Mouvement, afin d'assurer la pérennité du débat sur l'éducation. Cent numéros plus tard, le pari a été tenu, mais les difficultés économiques récentes ont rappelé que, dans le contexte actuel, aucun combat n'est définitivement gagné.

Comme la profondeur de l'ancrage permet de mieux résister aux tourmentes, et elles n'ont pas manqué depuis trois quarts de siècle, Michel Barré nous propose d'observer le cheminement accompli depuis l'origine. Non pas dans un esprit de célébration et encore moins de nostalgie, mais parce que l'analyse du passé est l'un des moyens d'envisager plus lucidement les actions présentes ou futures.

A l'origine, sous le couvert des revues existantes

L'obsession de Freinet ne fut pas de disposer d'un fief personnel, mais d'échanger sur le militantisme en éducation, prolongement (évident pour lui) du militantisme syndical et politique. Très logiquement, à partir de 1920, il collabore au bulletin syndical *L'École émancipée* et à *Clarté*, la revue engagée de Barbusse. Par ce double canal, il exprime ses idées sur l'éducation, puis communique ses expériences



quotidiennes avec la petite imprimerie Cinup.

C'est pour *L'École émancipée* qu'il sollicite des réactions de collègues venus voir sa classe, afin d'enrichir les comptes rendus. Il écrit à H. Alziary en juin 26 : « *Vos critiques, vos points de vue me seront précieux et je les publierai bien entendu pour montrer justement que je ne prétends pas avoir fait une découverte que je voudrais fixer dès ses débuts, mais bien plutôt une expérience qui demande le concours de nombreux collègues pour prendre tout le développement dont elle est susceptible.* »

En juillet 26, lorsque six écoles possèdent une imprimerie et que d'autres

envisagent de les rejoindre, il rédige sa première circulaire (deux pages dactylographiées avec papier carbone) afin de mieux organiser les échanges. Néanmoins, il faut noter que la première revue régulière, qu'il crée en avril 27, est *La Gerbe*, recueil de textes imprimés par les enfants dans les différentes classes et dont il veut faire « *un outil de perfectionnement pédagogique, un stimulant pour le perfectionnement technique, un trait d'union entre les écoles, un moyen de propagande pour de nouveaux collègues.* »

Progressivement, la circulaire entre enseignants s'étoffe et se mue en bulletin imprimé mensuel qui prend le titre que Freinet avait placé en tête de son papier à lettres : *L'Imprimerie à l'école*.



Freinet n'a pourtant pas renoncé au couvert syndical, puisque les premiers statuts de la Coopérative affirment symboliquement l'affiliation à la Fédération de l'enseignement, ce qui n'est d'ailleurs pas du goût des militants qui ont préféré le syndicat national concurrent (1).

Finalement, ce sont les réticences croissantes de *L'École émancipée* qui accentueront la distance avec ces militants pédagogiques trop remuants. Il en sera de même ensuite avec le syndicat unifié et sa maison d'édition Sudel. Malgré tout, jusqu'en 1947, persistera la volonté

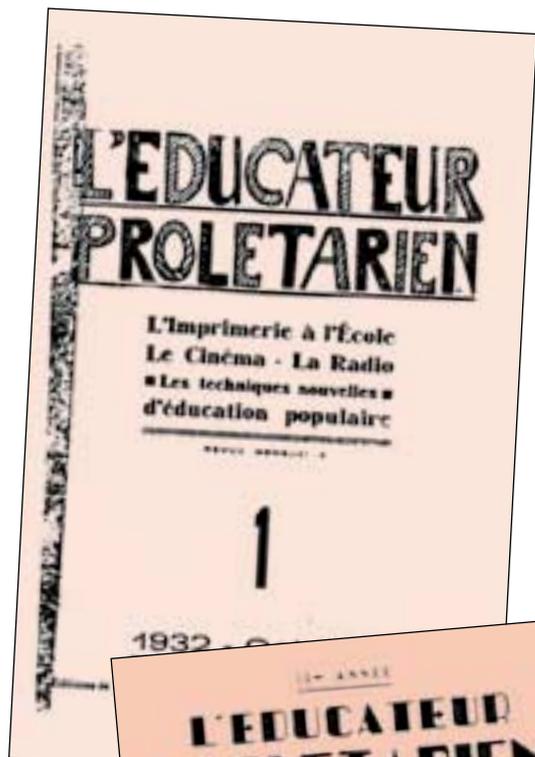
De *L'Imprimerie à l'école à L'Éducateur prolétarien*

Quand on relit les numéros du bulletin à partir de 1927, on est frappé par le foisonnement des témoignages et propositions de toutes natures et de toutes origines. Il semble y avoir presque autant d'intervenants que de lecteurs. Cette fermentation dynamique explique sans doute l'effet boule de neige qui a si rapidement transformé le petit noyau initial en groupe cohérent. Et la cohérence tient moins à la définition d'une ligne commune qu'à l'échange, parfois vif, sur tous les sujets en débat. Par exemple, en 1930, on discute pendant quatre mois de l'opportunité de publier et de laisser lire par les élèves le récit d'un enfant décrivant des sévices subis dans une école privée.

Si la priorité est donnée aux problèmes d'expression libre et d'échange, il est surprenant de voir aborder, en si peu de pages, tous les domaines : de l'étude du milieu à la documentation, du calcul au travail individualisé, du cinéma à la radio, de l'espéranto à l'information sur les expériences pédagogiques étrangères.

Dès juillet 1930, certains militants, tel H. Alziary, souhaiteraient passer au cran supérieur et transformer le bulletin en « *revue pédagogique vraiment moderne, d'essence nettement révolutionnaire prolétarienne* ». Le seul frein est financier.

De la même façon que les PTT ont provoqué la création du journal scolaire en refusant l'échange d'imprimés au tarif « périodiques », on peut imputer à leurs tracasseries, reprochant au bulletin de n'être qu'un catalogue de la CEL,



de refuser l'isolement en s'inscrivant dans un mouvement plus ample, non par entrisme manoeuvrier mais pour en constituer l'aile praticienne la plus dynamique. C'est seulement après de multiples tentatives auprès du syndicalisme et du Groupe français d'éducation nouvelle (2) – sans oublier les initiatives avortées de Front de l'enfance en 35-36, puis d'Union pédagogique en 45 – qu'il faudra se résoudre à instituer un mouvement pédagogique autonome, l'ICEM, qui existait de fait depuis vingt ans dans la mesure où la CEL en était essentiellement le support éditorial.

la création, en octobre 32, d'une nouvelle revue pédagogique : *L'Éducateur prolétarien*. L'esprit général se modifie peu, mais le débat prend davantage d'ampleur avec l'accroissement des pages, du fait de la parution bimensuelle. Des critiques exprimées par lettre (comme celles de Wullens sur certains noms d'équipes, inspirés de la mythologie soviétique, chez les grands élèves de l'école Freinet) sont versées aussitôt dans la revue afin de développer la discussion. De nouvelles rubriques apparaissent, comme l'hygiène et l'alimentation naturalistes, les analyses de livres deviennent plus nombreuses et diverses.

Pour l'information des nouveaux venus

En 1937, il deviendrait fastidieux de rappeler dans la revue les pratiques de base que maîtrisent depuis longtemps les militants du début. D'où l'idée de créer, à l'intention des nouveaux, des *Brochures d'éducation nouvelle populaire* que l'on pourra diffuser séparément. Cela correspond tellement à une nécessité qu'après une interruption (entre 1953 et 1966), il faudra recréer la

formule avec les *Dossiers pédagogiques*.

Il ne s'agit certes pas de catéchismes de pédagogie Freinet, mais d'informations et de conseils permettant de démarrer et de participer ensuite aux échanges avec les plus chevronnés. La difficulté est de savoir naviguer entre deux écueils : celui de laisser hors du coup les nouveaux venus, sous l'effet de références implicites et du jargon entre initiés, et le risque de leur donner l'impression peu exaltante de pénétrer dans un système constitué et inébranlable. Deux dangers que Freinet a toujours redoutés.

Sous la coupe des censeurs

En 1939, l'abandon de l'adjectif « prolétarien » répond à la menace d'interdiction pesant sur la revue, suspectée de subversion depuis l'affaire de Saint-Paul. Je suis indigné d'entendre parfois évoquer la police de Vichy lors de l'arrestation de Freinet (avant même l'invasion allemande !) alors que, pendant la « drôle de guerre », tout montre la suspicion devant le moindre mot et surtout le moindre chiffre (pouvant dissimuler un code) dans *L'Éducateur*. L'oppression sinistre

et délirante de la censure n'a pas attendu l'arrivée au pouvoir de Pétain pour traquer Freinet et l'envoyer en camp d'internement où il sera maintenu arbitrairement pendant dix-neuf mois.

La relance de *L'Éducateur*

C'est seulement en 1945 que recommence l'aventure, sous le titre amputé dont la parution s'était interrompue en mars 40. Titre qui sera maintenu définitivement après consultation des militants.



Certaines personnes extérieures au Mouvement prendront prétexte de ce titre, désormais sans qualificatif, pour déceler un virage idéologique par une prise de distance avec le prolétariat.

Ayant appris à 19 ans l'existence de Freinet et de son Mouvement par la découverte fortuite d'un exemplaire de *L'Éducateur* en octobre 47, je voudrais témoigner de l'ébranlement définitif que j'ai ressenti à cet instant, alors que je ne voulais pas enseigner mais simplement aider des jeunes à ne pas tomber dans la délinquance. Comme la CEL proposait l'envoi de numéros dépareillés de *L'Éducateur prolétarien*, je n'avais pas senti de rupture entre les deux époques.

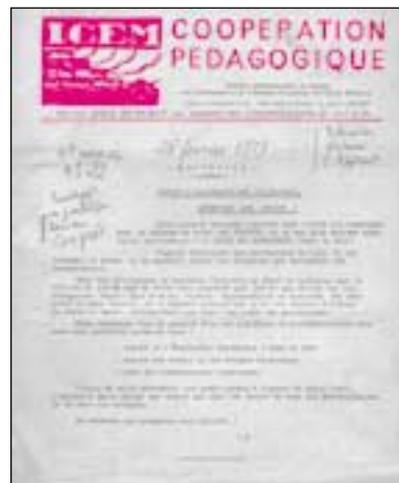
A travers l'édito de Freinet, son « Dits de Mathieu », la rubrique d'Élise sur la part du maître, les comptes rendus d'actions diverses, les fiches documentaires, les conseils, trucs et recettes, les réponses au courrier des lecteurs,

les critiques de livres, moi qui avais pour toute expérience dix-neuf ans d'exemples de ce qu'il ne faudrait pas faire subir aux enfants, je me sentais d'emblée de plain-pied avec des éducateurs militants en âge d'être mes parents.

Cette petite revue bric-à-brac, imprimée en petits caractères sur un papier médiocre, serait probablement insupportable de nos jours. Je pense pourtant que, chaque fois que l'on saura trouver ce ton direct, cet élan authentique et généreux, on aura quelque chance de provoquer chez les plus jeunes le même type d'ébranlement, resté inaltéré en moi depuis si longtemps.

La communication interne

Fin 1948, Freinet crée un bulletin ronéoté à géométrie variable, *Coopération pédagogique*. Pour en avoir écrit les bandes d'adresse, chaque semaine pendant une année, je peux préciser que les destinataires changeaient partiellement chaque fois. Ce bulletin était destiné aux détails de cuisine interne, ayant peu d'intérêt pour les non-travailleurs



des chantiers. En revanche, dès qu'un thème, à plus forte raison un appel, nécessitait une plus large participation, cela était systématiquement publié dans *L'Éducateur*. Peu de problèmes de stratégie générale, encore moins au plan idéologique, se traitaient au niveau du bulletin interne, mais plutôt dans la revue.

Un changement intervint progressivement après les attaques répétées du parti communiste. Un nombre croissant d'informations et d'échanges restèrent alors au niveau du bulletin. Dans un double souci, je le présume : celui, d'une part, de faire les mises au point en évitant de jeter publiquement de l'huile sur le feu et de prêter le flanc à de nouvelles calomnies, et d'autre part la crainte d'excéder les militants non-communistes qui avaient tiré un trait sur cette polémique et n'avaient aucune envie de la voir encombrer fréquemment *L'Éducateur*.

Je crois que le principal effet pervers du conflit entre le P C et Freinet fut l'hésitation à traiter au grand jour de certains désaccords, comme cela s'était fait sans ménagement auparavant. Je suis persuadé,



notamment, que le conflit, en 1961, de Freinet avec Fonvieille et Oury serait resté à sa juste dimension de divergence, sans le confinement interne au sein des instances du Mouvement. On le voit clairement maintenant : il ne s'agissait pas d'un schisme mais d'une diversité de positions dont la confrontation, même parfois vive, reste actuellement plus stimulante que regrettable. La capacité à dialoguer publiquement, sans complaisance, dans le respect mutuel, est un gage de vitalité. Rappelons-nous que la hantise de Freinet était l'embaumement qui avait suivi la mort de Decroly, puis de Maria Montessori. Le débat, si vif soit-il, a le mérite d'activer la circulation et d'empêcher la sclérose.

Une tentative ratée d'ouverture théorique

En 1959, à la suite d'un échange prolongé entre Paul Le Bohec et Freinet, naît le projet de *Techniques de vie*, une revue destinée à approfondir « les fondements philosophiques des techniques Freinet »

(voir encart). Pendant trois ans, Freinet tentera en vain d'y associer des universitaires (seuls quelques inspecteurs sympathisants joueront le jeu) et d'y intéresser un nombre suffisant de lecteurs enseignants. L'entreprise, très estimable en soi, échouera sur ces deux plans. En 62, le titre sera transféré au bulletin interne prenant la suite de *Coopération pédagogique*. Dans les années 70, une tentative un peu similaire de théorisation sera lancée avec *BTR* qui n'aura pas beaucoup plus de succès.

Je ne suis pas certain qu'il soit opératoire de vouloir dissocier la réflexion théorique du récit de l'action. Cette dissociation relève de la mentalité académique que Freinet avait rejetée. Ses écrits les plus percutants sont ceux qui mêlent la pratique éducative (notamment en donnant la parole aux enfants) et l'explicitation de ses intentions. Toute présentation des pratiques devrait être sous-tendue par l'analyse de ce qui les justifie, toute réflexion théorique devrait s'étayer d'exemples vrais. Sinon on en reste au pilotage à courte vue ou au simple discours abstrait.

Par ailleurs, il ne suffit pas d'être flattés par les convergences avec ce que disent parfois des gens plus prestigieux que nous, encore faut-il pouvoir dialoguer réellement avec eux pour aller ensemble plus loin.

Des changements incessants de format et de présentation

A partir de 1954, l'habituelle petite revue à couverture rose céda la place à de multiples types de format, de présentation et même de titre, qui déconcertent souvent les archivistes ou documentalistes chargés de les classer. Le fait que l'on ait changé si souvent de formule montre que l'on n'était jamais vraiment satisfait. On aurait voulu fournir des documents de travail sortis tout frais de la ronéo ou de l'offset, mais ils ne pouvaient contenter tous les niveaux scolaires. On aurait aimé présenter une vitrine alléchante et respectable des pratiques et des idées de la pédagogie

Techniques de vie

1959. Nous étions sans doute des naïfs. Totalement immergés dans nos militantismes au service des enfants du peuple puis, de tous les enfants, nous pensions que nous allions recevoir du soutien. Nous avons fait une percée dans le dispositif et nous demandions qu'on nous aide à élargir la brèche. Grâce à notre refus d'accepter, à notre esprit coopératif et à notre opiniâtreté, nous avons amélioré la pratique pédagogique. Nous avons commencé à repérer l'importance de l'affectivité dans l'acquisition des connaissances, le comportement de l'être-dans-le-groupe, l'apport du travail collectif, la nécessité des quatre santés : physiologique, psychologique, intellectuelle, sociale, la diversité des styles cognitifs, la globalité de l'être, le rôle de l'expression, de la création, de l'échange... toutes choses dont nous n'avions jamais été informés.

Les estimant aussi militants que nous, nous pensions que ceux que la vie avaient placés en situation d'avoir un savoir un peu plus spécialisé pourraient nous aider à élargir nos perspectives. Nous nous leurrions : ces gens-là n'ont guère l'habitude de rouler pour les autres.

« Le plus grave, c'est que les professeurs refusent cette discussion comme s'ils ne jugeaient pas digne pour eux de discuter avec nous, primaires. » (C. F.) Avec nous, spécialistes obligés de la totalité, qui voulions rester insérés dans la complexité. Alors, nous sommes restés seuls, sans renoncer, mais trouvant par d'autres moyens, et à un niveau plus élevé, des idées enrichissantes d'extension de nos perspectives. Et ceux qui avaient un groupe (entre 6 et 17) et non un rassemblement d'enfants, ont pu continuer à approfondir certaines de nos questions.

Paul Le Bohec



Freinet, mais l'on risquait de trahir cette dernière en la maquillant. Il était normal de proposer aux profs leur propre revue, mais ceux-ci n'étaient pas assez nombreux pour la financer et surtout on refusait de tracer une frontière entre les ordres d'enseignement. La force du mouvement n'était-elle pas dans la fusion sans hiérarchie entre tous les acteurs de l'éducation ?

Mathématiquement, la synthèse de tous ces impératifs relève de la quadrature du cercle. Néanmoins, dans un organisme vivant, comme doit l'être tout groupe humain, la solution est forcément mouvante, en perpétuel renouvellement. La vie paraît souvent irrationnelle parce qu'elle possède sa propre rationalité, celle du biologique. Elle ne parvient à la géométrie idéale des cristaux qu'après fossilisation.

La multiplication des bulletins

Alors que certains existaient auparavant, c'est au cours des années 60

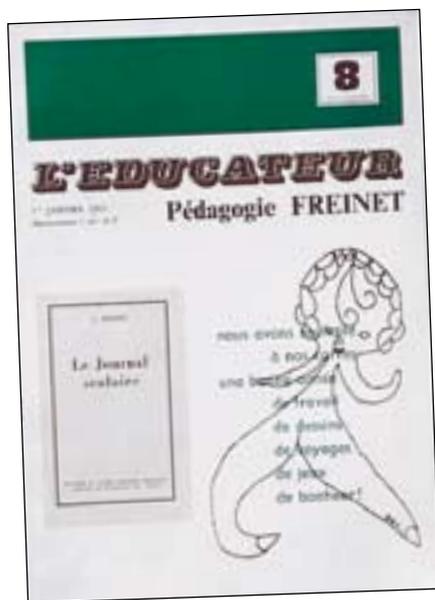
et 70 que se multiplièrent les bulletins départementaux, régionaux, ceux des groupes de travail les plus divers. On est à la fois décontenancé et ému devant cette abondance quand on songe à ce qu'il a fallu d'élan pour rédiger, de travail pour dactylographier, reproduire et assembler. Pour en avoir recueilli des centaines dans le fonds Freinet du musée national de l'Éducation à Rouen, je souhaite que certaines recherches ne se contentent pas d'explorer les revues imprimées mais également ces bulletins plus modestes qui témoignent aussi de la vie en profondeur du Mouvement.

La voix de Freinet après sa mort

Dans les années qui suivirent la disparition de l'animateur et du principal rédacteur de *L'Éducateur*, Élise Freinet avait tenu à commencer chaque numéro par un texte de Freinet. Cette pratique agaçait certains lecteurs par ce qu'ils la resentaient comme un culte.

Ce qui était le plus discutable était le risque pris en détachant un passage de son contexte. Dans le cas d'un *Dit de Mathieu*, le danger est minime, car le billet a été conçu d'un seul tenant et forme une unité cohérente. Il en va autrement lorsqu'on découpe un texte dans un article long ou dans un livre, en oubliant de rappeler dans quelles circonstances il a été écrit. Je me souviens du malaise qui nous a pris parfois dans la crainte de laisser paraître démodée une pensée qui s'expliquait parfaitement dans le contexte où elle s'exprimait.

Si les écrits de Freinet ne cessent de me nourrir, je suis assez réticent devant les citations, ces lambeaux arrachés à une pensée globale et vivante. J'estime que c'est aux textes complets qu'il faut aller et retourner fréquemment, non pour en faire une bible pédagogique, un corset de dogmes impératifs, mais pour y trouver des repères permettant de se situer soi-même face à des problèmes chaque jour renouvelés. Peut-être est-ce par orgueil, je crois



que tout être autonome doit s'avancer sans paravent ni béquille, avec le seul soutien intérieur de ce qu'il a réellement assimilé. Dans les moments d'inquiétude, c'est par l'échange avec les autres qu'il verra plus clair en lui.

La traversée du dernier tiers de siècle

Du fait de mon implication personnelle, je me sens peu capable de recul et d'objectivité. Nous avons essayé de garder notre cap parmi les tourbillons d'une période riche en brassages d'idées mais aussi en conformismes de toute nature, y

compris dans le style anticonformiste. Face à ceux qui proclamaient « prendre leur(s) désir(s) pour la réalité », il fallait réaffirmer notre volonté de transformer la réalité autrement qu'avec des paroles.

Un regret cependant, celui de n'avoir jamais réussi à nous faire déborder du débat social et psycho-pédagogique pour élargir notre regard à tout notre environnement culturel : la littérature, le cinéma, la télévision, les arts ; non pas pour jouer les critiques spécialisés qui abondent dans d'autres revues estimables, simplement pour donner nos réactions d'éducateurs devant des œuvres qui nous interpellent en tant que tels.

Je termine en souhaitant qu'un jour la numérisation permettra d'accéder à l'ensemble des textes d'une revue pédagogique qui, à travers toutes ses transformations, a mérité que nous en soyons un peu fiers.

Michel Barré

(1) La Fédération de l'enseignement était alors confédérée dans la CGT. C'est après la guerre que, refusant la scission entre CGT et CGT-FO, elle se constituera en fédération autonome : la FEN.

(2) Il s'agit ici de l'ancien GFEN qui regroupait les chercheurs et universitaires proches des méthodes actives (Piaget, Wallon...) et les mouvements pédagogiques novateurs.

BTR (Bibliothèque de Travail et de Recherches)

Ce fut 5 années d'une aventure multiforme, désordonnée mais passionnante, qui produisit 40 brochures de contenu et de valeur très hétérogènes.

Malgré cette production quelque peu disparate, BTR a permis à des instituteurs de publier leurs recherches et de pouvoir échanger et coopérer avec des spécialistes et des chercheurs extérieurs à l'école.

En 1975, BTR c'était un chantier où, en permanence, une dizaine d'équipes, se relayant les unes les autres, travaillaient sur un projet de production. C'était aussi des rencontres réunissant de 10 à 40 personnes, un bulletin envoyé à une centaine de participants et un tirage pour 1 500 abonnés (2 500 la première année). C'est dire l'intérêt et la demande qui existaient, du moins au départ.

Nul doute que, sous la demande et les espoirs déçus, on puisse retrouver (comme aujourd'hui, du reste, souvent sous un discours qui s'en défend), une division naïve entre « la théorie », apanage des « grands », des « savants » – qu'on les brocarde ou qu'on les vénère comme « sujets supposés savoir » – et « la pratique », pour les instituteurs à la fois victimes et complices de cette my(s)tification.

« Le théoricien », « le praticien », « le chercheur », personnages imaginaires, passionnèrent les débats.

Évidemment, tout comme aujourd'hui, nous manquions moins de théoriciens que de théorie.

En tout cas, à l'époque, la recherche semblait être l'apanage de l'université et des sciences de l'éducation. Malheureusement celles-ci ne s'intéressaient guère au fonctionnement de la classe Freinet, tout comme elles refusaient leur agrément à tout travail extérieur qui ne suivait pas forcément ses méthodes d'investigation.

L'objet des recherches des instituteurs Freinet avait peu de chance d'être « agréable » pour les sciences de l'éducation. Les institu-



teurs avaient leur place à l'université : pour étudier.

Ainsi, lorsque des travailleurs du chantier BTR voulurent participer en 1973 au congrès de l'Association internationale des sciences de l'éducation, il leur fut répondu que ceci n'était réservé qu'aux « spécialistes de l'éducation ». Ils n'y furent donc admis que « cautionnés » par Jean Vial. BTR, c'était aussi un moyen de se passer d'une caution.

Aujourd'hui une telle entreprise serait-elle désuète ?

Les sciences de l'éducation s'intéressent beaucoup plus à la pédagogie et aux instituteurs, c'est-à-dire à leur formation, dont elles ont quasiment le monopole très rémunérateur.

Mais l'instituteur en proie à des enfants ou des classes difficiles y trouve-t-il pour autant des réponses à ses problèmes ?

Question secondaire – du reste inutile ou incongrue selon qui la pose ou qui y répond – et qui importe moins que la sourde souffrance qui insiste sous des demandes confuses et contradictoires.

René Laffitte